

LE MENESTREL

DE L'UTILITÉ DE LA MUSIQUE AU POINT DE VUE SOCIAL

La Musique est nécessaire au développement intégral de l'Individu. Elle augmente la faculté d'attention, l'intelligence, l'esprit d'observation, la sensibilité, la sentimentalité.

Citons la Morale d'Epicure (traduction de Guyau) :

« Des plaisirs de la vue ou de la forme n'est pas absent tout sentiment esthétique ; quant aux plaisirs de l'ouïe, encore plus purs, ils touchent de plus près à l'âme ; ne sont-ils pas produits par une simple vibration, par un mouvement d'atomes ? Or le mouvement est peut-être dans la matière ce qu'il y a de moins matériel. »

Epicure ne se trompait pas ; mais, si nous voulons nous placer au point de vue purement scientifique, nous devons tenter d'élucider les théories modernes qui s'appliquent à tout ce qui a vie autour de nous : les sons, les odeurs et toutes les sensations que nous éprouvons ne sont qu'une seule et même manifestation d'ordre énergétique : les radiations.

Bien avant Epicure, Hermès Trismégiste, dans sa table d'Emeraude, avait mis en avant, quoiqu'en style un peu sibyllin, ces vérités qui ont fait sourire nos ancêtres et que nos savants actuels commencent à admettre et à établir scientifiquement.

La Musique aide à l'indépendance musculaire, à la rapidité de la pensée.

Elle donne l'esprit d'initiative et de solidarité ; au point de vue social elle est le premier des sports (ce mot étant pris dans sa réelle signification) : divertissement, délassement en même temps qu'exercice de nature à développer les qualités intellectuelles et sociales.

Elle est en même temps un facteur puissant d'émotion collective avec adaptation individuelle. Pour ceux qui chantent, elle offre le meilleur exercice de gymnastique respiratoire. Elle favorise également l'esprit de discipline librement consentie.

Par la fréquentation de nos semblables, le travail en commun, les voyages pour aller aux concours et fêtes qu'elle permet d'organiser, elle habitue les villageois des communes les plus isolées à fréquenter d'autres hommes, à voir, à sentir, à penser ; elle contribue à modeler les natures les plus frustes.

Si nous nous plaçons à un autre point de vue, elle rend de considérables services en aidant à diminuer le chômage, car elle fait travailler de nombreuses industries.

Enfin, si l'organisation sociale prévoit une réduction des heures de travail, la Musique sera parmi les meilleurs auxiliaires pour occuper les travailleurs durant les périodes de repos et de délassement.

Les organisations religieuses eurent toutes recours à

l'art musical pour intensifier leur puissance. Les églises possédaient de remarquables maîtrises ; les jeunes enfants y apprenaient à lire les notes, à solfier et à chanter. Les corporations ont continué l'œuvre ainsi commencée.

De nos jours, il faut bien le dire, on reconstitue les corporations (évidemment sous une autre forme), car il a bien fallu les adapter aux nécessités de notre époque. Les écoles d'apprentissage, la belle organisation de l'enseignement technique, ont déjà réalisé de véritables merveilles.

Actuellement des milliers d'apprentis de tous métiers, en plus de leurs connaissances techniques, fortifient leur corps grâce aux manifestations sportives. Ce n'est pas suffisant ; il est indispensable de voir équilibrer ces efforts à l'aide de la musique. Développer les muscles, c'est bien, mais à la condition que cela aide à développer l'intelligence et la compréhension.

L'art musical, pour demeurer bien vivant, ne doit pas être l'apanage d'une seule classe de la société, mais « tous » doivent développer leurs facultés par lui. Si nos compositeurs semblent être entrés dans une impasse où s'entassent les formules, froides et particulièrement dissonantes, si l'art musical, désiré par chacun, perd sa plus précieuse saveur, c'est qu'il a besoin d'une complète rénovation. Or, pour y arriver, il faut que du peuple jaillisse en toute simplicité, un élan qui inspire nos compositeurs, tels les germes des chansons qui constituèrent en France un des plus riches folklores.

Ces chants des provinces, ces chants du travail plus anciens peut-être, nous allons bientôt les laisser se perdre dans l'oubli, si nous n'y prenons garde.

Il est temps de les sauver, mais il ne faut pas tarder. Il ne s'agit pas de former des professionnels, ni des virtuoses, mais de faire chanter et jouer ensemble ces milliers de jeunes gens, ces jeunes travailleurs, ces nombreux apprentis qui demain deviendront des électeurs.

On ne devra pas, pour réaliser cette œuvre, chercher à faire preuve d'érudition. Il convient au contraire de savoir enseigner les rudiments les plus élémentaires, d'apprendre à tous à lire la musique et à chanter en chœur. Malgré les efforts et les sacrifices consentis depuis quelques années, les professeurs de nos écoles primaires et autres ont, jusqu'à ce jour, échoué dans leur tâche. En effet, lors du dernier examen pour l'obtention du certificat d'études primaires, il ne se trouva pas deux élèves sur cent pour lire l'écriture musicale.

Ceci, hélas, est une constatation d'importance en même temps qu'une critique à laquelle il n'y a rien à répondre. Les enfants de France ne sont pas moins intelligents que ceux des pays voisins. Il semble donc que ce sont les efforts des éducateurs (auxquels je me plais à rendre hommage) qui ont été stériles.

Pour que nos écoles d'apprentissage puissent réaliser un plan capable de combler cette triste lacune, il est indispensable que soient mis en œuvre des moyens

pratiques. Il ne s'agit pas d'augmenter le nombre des fonctionnaires, ni de mettre en avant des méthodes nouvelles. Il n'y en a qu'une : celle qui s'inspire des acquits de psychophysiologie qui devraient être à la base de toute pédagogie.

Nous devons faire revivre ce que la Révolution a brisé en détruisant les corporations. En fait, elle ne pouvait faire autrement, étant donné l'époque.

Ces nombreux enfants, en toute la France, apprendront en se distrayant ; ils sauront lire les notes, comprendre les chants exécutés, en sentir la beauté. Ils se retrouveront en maintes circonstances : concours, fêtes, expositions, etc...

L'art musical, par ses nombreux chants, nés du folklore national, renforce l'idée de patrie, en même temps que son essence et son écriture, comprises par tous les peuples, constituent le plus émouvant langage universel.

A notre dure époque de morale utilitaire, il importe de modeler les jeunes esprits, d'adoucir la brutalité des angles. Le langage musical, ainsi que l'écrivait Beethoven, « part du cœur pour aller au cœur » ; il est sans contestation possible le plus puissant moyen d'action dont nous pouvons disposer. Il est permis de dire, sans être taxés d'exagération, que l'aide de la musique est indispensable à la bonne harmonie de la société.

Tous les meneurs d'hommes, tous les pasteurs de l'humanité, tous les dirigeants, dans leur intérêt comme dans celui des bons rapports entre les humains, doivent utiliser ce précieux facteur d'éducation générale. Je ne saurais mieux terminer ce court aperçu qu'en citant la phrase du grand Shakspeare : « Celui qui n'aime pas la musique n'est pas digne de vivre. » L.-E. GRATIA.

AU SUJET DU SCABELLUM

A la suite de l'article que nous avons publié sur cet instrument de l'antiquité, M. Closson, conservateur du Musée instrumental au Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles, et par ailleurs érudit musicologue, a bien voulu nous transmettre en une lettre que nous ne pouvons mieux faire que de reproduire un renseignement des plus curieux :

Monsieur et honoré Confrère,

J'ai lu tardivement, avec grand intérêt, votre article sur le Scabellum (*Ménestrel* du 14-XII-34), j'en commande un exemplaire pour notre bibliothèque organologique spéciale.

Je crois vous intéresser également en vous communiquant, à ce sujet, le détail folkloristique suivant : actuellement encore, dans la West-Flandre, quand on veut dire : le charivari arrive, on va faire le charivari, on dit : « Ze zin daar met de scabelle » (en bon flamand : « zij zijn daar met de scabelle »), id est : « Ils sont là avec le scabellum. » En même temps, on fait le geste de jouer des cymbales.

On pourrait en conclure que le scabellum est resté longtemps en usage dans la région, et que son nom s'est transmis à d'autres appareils opérant des effets analogues.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré Confrère, mes salutations distinguées.

Closson.

Ces quelques lignes suggèrent bien des hypothèses ; on peut admettre aussi que le scabellum disparu, son nom est resté attaché aux cymbales non seulement à cause de leur rôle rythmique, mais parce qu'elles étaient souvent utilisées par l'instrumentiste en même temps que le scabellum ; et aussi, que le scabillaire jouant souvent des cymbales, le nom typique de scabellum s'est appliqué à tout l'ensemble : artiste et instruments. Aujourd'hui encore « un violon » désigne le violoniste et son violon.

Combien il est curieux de constater que les derniers vestiges du monde gallo-romain subsistent encore dans le vocabulaire de sa plus extrême influence.

Nous adressons à M. Closson tous nos remerciements.

A. Machabey.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Théâtre Sarah-Bernhardt. — *Réunion à Vienne*, comédie en trois actes et quatre tableaux de M. Robert SHERWOOD, adaptée par M. Claude André PUGET.

Ce qui m'a plu, avant tout, dans cette pièce, c'est son atmosphère. Elle nous transporte en Autriche, au milieu de vivants qui sont déjà des spectres, des hommes enfoncés jusqu'à mi-corps dans l'oubli. Curieuse impression qui doit être encore plus vive pour les Viennois, car les Français, depuis 1793, se sont, pour la plupart suffisamment déshabitués des privilèges pour ne voir que des personnages de comédie là où des Autrichiens retrouvent comme de vieilles connaissances des gens qui ne s'étaient donné que la « peine de naître ». Hélas ! pour le héros de *Réunion à Vienne*, Rodolphe de Habsbourg, dont le sang est royal, la peine de vivre est venue à son tour. Ce Rodolphe a dû quitter son pays, lutter avec les difficultés quotidiennes, faire le métier de chauffeur de taxis à Nice.

Quelques fidèles ont tenu à l'inviter à Vienne (où il arrivera incognito) pour fêter le centenaire de la naissance de l'empereur François-Joseph... Et Rodolphe sera salué par l'hymne impérial (Gott erhalte Franz den Kaiser, unsern guten Kaiser Franz) et accueilli avec respect par la petite poignée de nobles et d'officiers qui représentent toujours l'ancien régime, dans ce malheureux pays qu'est aujourd'hui l'Autriche.

Mais Rodolphe n'est pas seulement revenu à Vienne pour honorer la mémoire de son oncle, il est venu aussi — et surtout — pour retrouver une amie qui a été longtemps, pour lui, la plus chère des maîtresses, et qui est devenue la femme d'un psychiatre ou psychanalyste, un émule du professeur Freud. Rodolphe revoit donc son amie, lui dit son amour et le lui marque avec une brutalité souveraine. Pourtant, la bien-aimée d'autrefois lui échappe et retourne — en pleine nuit, au moment même où elle allait se donner — au domicile conjugal. Rodolphe l'y poursuit et se trouve en face du mari auquel il déclare très impertinemment le but de sa visite. A ce moment, un officier dévoué annonce au prince qu'il est traqué et que des policiers sont là pour l'arrêter. Ce sera le psychiatre qui sauvera Rodolphe, en faisant jouer ses hautes relations, et qui protégera lui-même la fuite du prince...

Comme on le voit, cette intrigue peut paraître quelque peu barbare à un public parisien : pourtant, les personnages sont bien typés, le dialogue pittoresque, les répliques bien frappées.

Les décors sont beaux : le premier, ultra-moderne, avec la cathédrale Saint-Étienne qui découpe sa silhouette flamboyante à travers la large baie ensoleillée d'un studio aux allures de laboratoire, l'autre pompeux et désuet, emprunté à un musée des fastes d'hier... Tous les deux évoquent puissamment deux époques qui n'étaient pas faites pour se succéder et que la guerre et la révolution ont brutalement jetées l'une, encore informe, sur l'autre, moribonde.

Réunion à Vienne a été très adroitement adaptée de l'anglais par M. Claude André Puget. La pièce est jouée avec brio, éclat et adresse par M. Jules Berry, avec simplicité par M. Lucien Rozenberg, avec finesse par M. Arthur Devère, avec esprit par M^{me} Jeanne Loury, avec émotion et tact par M^{me} Madeleine Soria.

Marcel BELVIANES.